

FLASH MARIONNETTES - CRÉATION 2013/2014

4M

4A

[quatre mythes quatre auteurs]

DOSSIER D'ACCOMPAGNEMENT
juillet 2013

Sommaire

1. Distribution... avec notes explicatives sur les métiers du spectacle à l'usage des jeunes – et des moins jeunes	p. 2
2. Présentation	p. 4
<i>Notes d'intention</i>	p. 4
<i>Une affaire de regards...</i>	p. 6
<i>Une affaire de styles...</i>	p. 7
3. La règle du jeu	p. 8
4. Les 4 M commentés... et questions soulevées spectacle par spectacle	p. 8
<i>Narcisse... cisse... isse</i>	p. 9
<i>Dans l'œil du Cyclope</i>	p. 11
<i>Iphis et lanthé</i>	p. 13
<i>Orphée et Eurydice</i>	p. 15
Annexe. Les quatre mythes d'origine	p. 17

Pour toute question ou suggestion concernant le présent dossier, notre actualité ou nos projets, n'hésitez pas à nous joindre :

info@flash-marionnettes.org

FLASH MARIONNETTES
La Fabrique de Théâtre
10, rue du Hohwald
67000 STRASBOURG

03 88 23 12 79

site : flash-marionnettes.org

4M 4A

[quatre mythes quatre auteurs]

1. Distribution¹

Texte ²	:	Philippe Dorin Thor Ungwald Lise Martin Karin Serres
Mise en scène ³ , musique	:	Ismail Safwan
Jeu ⁴	:	Vincent Eloy Michel Klein Corine Linden
Marionnettes ⁵	:	Michel Klein avec la collaboration de Corine Linden
Scénographie ⁶	:	Jaime Olivares
Lumières ⁷ et régie ⁸	:	Mehdi Aneur
Mixage, effets sonores ⁹	:	Pascal Grussner

production Flash Marionnettes | **coproduction** Passerelle de Rixheim ; Centre Culturel Pablo Picasso, scène conventionnée jeune public d'Homécourt | **spectacle parrainé** dans le cadre des *Brouillons du Quint'Est* par la Passerelle de Rixheim et l'EPCC la Salamandre de Vitry-le-François | **accompagnement à la création** Agence Culturelle d'Alsace | **aide au projet** ADAMI

Flash Marionnettes est une compagnie conventionnée avec le ministère de la Culture - DRAC Alsace | ses spectacles sont soutenus par la Ville de Strasbourg, le Conseil Régional d'Alsace et le Conseil Général du Bas-Rhin¹⁰

(notes page suivante)

NOTES :

- (1) : la distribution est la liste des emplois nécessaires à la réalisation d'un spectacle et des noms de ceux qui les occupent.
- (2) : le texte du spectacle a été écrit par quatre auteurs. Chaque auteur, à partir d'un mythe, a écrit un court spectacle (10 à 20 minutes). La description de chaque spectacle, ainsi qu'un CV de chaque auteur, se trouvent pages 9 à 16.
- (3) : le metteur en scène coordonne le travail de tous les collaborateurs et prend les décisions finales. C'est également lui qui dirige les comédiens-marionnettistes en les conseillant dans leur interprétation de chaque personnage.
- (4) : les comédiens-marionnettistes de **4M4A** ne sont que trois, mais chacun d'eux doit interpréter une dizaine de personnages, ce qui implique de grandes aptitudes vocales.
- (5) : Michel Klein a conçu et réalisé toutes les marionnettes et autres formes animées du spectacle. Quelques photos de celles-ci figurent dans le présent dossier.
- (6) : on peut dire également : décor. Celui de **4M4A** est très simple, puisqu'il consiste principalement en un grand rideau sur portique placé au fond de scène, par lequel entrent et sortent les personnages.
- (7) : les lumières sont un des aspects essentiels de la qualité visuelle d'un spectacle. À l'aide d'une cinquantaine de projecteurs, en variant leurs intensités respectives, Mehdi Ameur va créer les "ambiances" les mieux adaptées à chaque scène.
- (8) : le régisseur est le technicien qui part en tournée avec les trois comédiens-marionnettistes. C'est lui qui installe les projecteurs, la sono dans chaque théâtre et qui, pendant la représentation, envoie les bruitages et les musiques et qui envoie également, grâce à un "jeu d'orgue", les ambiances lumineuses pour chaque nouvelle scène.
- (9) : le travail sur le son de **4M4A** est de trois types : 1. enregistrement des musiques et des bruitages ; 2. diffusion en direct de la musique et des bruitages durant le spectacle dans les haut-parleurs de la salle ; 3. amplification sonore de la voix des comédiens durant la représentation grâce à des micros HF ; il est à noter que tout le texte est intégralement interprété en direct : aucun "playback".
- (10) : pour réaliser un spectacle, des soutiens financiers sont nécessaires. La "co-production" est le soutien qu'apportent des théâtres. L'apport des collectivités publiques se nomme "subvention". À noter également que toutes les échelles de collectivités sont impliquées, avec l'État représenté par la DRAC (Direction Régionale des Affaires Culturelles d'Alsace, dépendant du Ministère de la Culture), la Région avec le Conseil Régional d'Alsace, le Département avec le Conseil Général du Bas-Rhin et la Ville avec la Ville de Strasbourg.

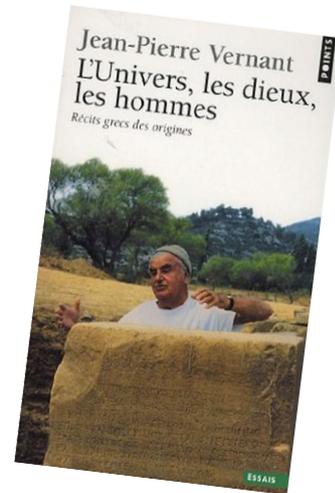
2. Présentation

L'idée de **4M4A (quatre mythes quatre auteurs)** est venue à Ismail Safwan, son metteur en scène, plus de deux ans avant la création. Au fur et à mesure que le projet prenait forme, des notes d'intention le décrivant furent envoyées à tous les théâtres que l'accueil du spectacle serait susceptible d'intéresser. Elles restent toujours valides. En voici quelques-unes : elles permettront de constater qu'il est possible de parler d'un spectacle sous des éclairages différents.

novembre 2011 :

La thématique de **4M4A (quatre mythes quatre auteurs)** nous est venue — ou, pour le moins, s'est confirmée — à la (re)lecture du livre de Jean-Pierre Vernant, le grand helléniste, *L'Univers, les dieux, les hommes*, dont nous pourrions reprendre au mot à mot l'objectif qu'il décrit dans son avant-propos : « *Dans ce livre, j'ai tenté de livrer directement de bouche à oreille un peu de cet univers grec auquel je suis attaché et dont la survie en chacun de nous me semble, dans le monde d'aujourd'hui, plus que jamais nécessaire (...). J'ai essayé de raconter comme si la tradition de ces mythes pouvait se perpétuer encore. La voix qui autrefois, pendant des siècles, s'adressait aux auditeurs grecs, et qui s'est tue, je voulais qu'elle se fasse entendre de nouveau aux lecteurs d'aujourd'hui, et que, dans certaines pages de ce livre, si j'y suis parvenu, ce soit elle, en écho, qui continue à résonner.* »

Il suffirait de remplacer les mots « livre » par « spectacle » et « lecteurs » par « spectateurs », pour qu'un de nos principaux objectifs soit ainsi décrit...



janvier 2012 :

« La mythologie grecque, dont la liaison avec la religion était des plus lâches, n'a pas été au fond autre chose qu'un genre littéraire très populaire. »
Paul Veyne (*Les Grecs ont-ils cru à leurs mythes ?* Éd. Le Seuil)

Quatre mythes...

Il est frappant de constater à la lecture, ou relecture, des mythes grecs et romains, à quel point cette mythologie reste vivante, parce qu'elle met en scène des héros dont les souffrances morales, physiques ou métaphysiques nous touchent et continuent de nous concerner, parce qu'aussi le rire provoqué par les frasques des dieux n'en est pas absent, et que le miracle de la mythologie grecque — un monde humanisé où les hommes sont libérés de la peur paralysante d'un Inconnu omnipotent — opère toujours.

Cependant, nous retrouvons les récits mythiques, comme l'écrit Jean-Pierre Vernant, « en fin de course, fossilisés en des écrits littéraires ou savants » alors que, « aussi longtemps qu'une tradition orale de légende est vivante, qu'elle reste en prise sur les façons de penser et les mœurs d'un groupe, elle bouge : le récit demeure en partie ouvert à l'innovation. »

... Nous est alors venue l'idée d'un spectacle dont le principe même serait de "rénover" le récit mythique avec la langue de quatre auteurs francophones d'aujourd'hui. Le titre en est explicite : il s'agira, pour chacun des quatre auteurs contemporains qui se seront prêtés au jeu, de réécrire, réalimenter, "revigorer" un mythe gréco-romain.

Quatre auteurs...

Plus de dix siècles, entre l'époque archaïque grecque et l'antiquité romaine tardive, peuvent séparer les écrits concernant un même héros ou un même mythe : nous rajouterons quinze autres siècles, pour parvenir à la France contemporaine et ses auteurs de théâtre, tenants à leur façon de la tradition orale d'aujourd'hui, puisque la représentation théâtrale est, tout comme les aèdes le furent, dépositaire de la parole transmise.

Les mythes grecs nous ont été transmis par de nombreux écrivains grecs ou romains, d'Homère à Ovide, d'Eschyle à Apulée, d'Aristophane à Virgile... La plupart des récits mythiques étant assez brefs (les épopées telles *L'Odyssée* sont elles-mêmes composés d'épisodes), ils ne supporteraient pas le temps d'un spectacle entier. L'idée de quatre auteurs contemporains différents, chacun d'eux prenant en charge un mythe, s'est donc imposée tout naturellement. Il nous a semblé, en outre, que ce principe, assez rare au théâtre, s'accommoderait fort bien de la forme marionnette, à même d'autoriser à chaque auteur de grandes libertés et fantaisies visuelles.

juin 2012 :

Notre époque, dit-on, a plus que jamais besoin d'histoires. Mais les histoires qu'on lui sert sont celles, superficielles et mensongères, du *storytelling*. Autrement plus profonds, universels – et donc, en réalité, moins obscurs –, sont les récits qui nous viennent du monde gréco-romain. Et comme nous aussi nous croyons que les histoires sont importantes et qu'elles aident à construire les hommes, nous avons bon espoir, en confiant des mythes anciens à des auteurs contemporains, que ceux-ci sauront en réactualiser toute la force.

mai 2013 :

Faut-il être fou, à l'ère des images, pour croire qu'un texte a encore quelque chose à dire ? Faut-il être naïf pour penser que la marionnette peut le servir ? Faut-il être insensé pour être persuadé que la confrontation des écritures contemporaines au service d'histoires fortes et universelles offre au spectateur un plaisir rare ? Il faut l'être assurément de cette douce névrose créatrice qui anime Flash Marionnettes depuis trente-deux ans. Dans ce sillon tracé obstinément et avec une inventivité sans cesse renouvelée, 4 Auteurs (4A) relèvent le défi d'embrasser et de s'approprier 4 Mythes (4M) parmi les plus forts récits de l'humanité pour les livrer aux bons soins des figures articulées, ombres suggérées et autres inventions de la compagnie. Narcisse, Orphée, Isis, Poséidon et les autres rencontrent les tréteaux en bois, les cartons peints et les inépuisables ressources des marionnettes pour inventer le présent des histoires d'hier.

... et pour finir avec les diverses présentations qui furent faites du spectacle, voici (deux pages suivantes) deux notes d'intention écrites par Ismaïl Safwan après une première tranche d'un mois de répétitions (mai 2013), et donc après que les quatre textes nous sont parvenus et que les marionnettes ont été réalisées.

La première (« une affaire de regard », p. 6) est accompagnée par des photos qui illustrent parfaitement le propos. [À noter que les coiffures et costumes des marionnettes sont encore provisoires.]

La seconde (« une affaire de styles », p. 7) est accompagnée de courts extraits de chacun des quatre textes.



une affaire de regards...



Je n'imaginai pas, en confiant une douzaine de mythes à quatre auteurs, que du hasard de leurs choix respectifs naîtrait un aussi beau fil rouge reliant les pièces entre elles. Regard illusionné de lanthé sur Iphis, fille que tout le monde croit garçon ; regard du Cyclope anéanti par le pieu rougi au feu d'Ulysse, celui-ci et tous les témoins ayant ensuite à subir le jugement de Thémis, la justice aveugle ; regard lancé trop tôt par Orphée à Eurydice, à l'instant même de conquérir leur liberté ; regard amoureux-vénéneux de Narcisse sur son propre reflet... Et par-dessus tout, le regard posé par « mes » quatre auteurs sur ces mythes, avec une invention au-delà de mes espérances.

I. S.

une affaire de styles...

NARCISSE. — Alors c'est ça, aimer ? Aimer quelqu'un qui ne répond pas ? Tu me déchires. Mais sans toi, je meurs. *Temps*. Hélas. Hélas, hélas. *Temps*. Non. Tu n'es pas que mon reflet, tu es vivant, tu es mon jumeau qui vis dans une autre dimension, et c'est la peau de l'eau qui t'empêche de me répondre mais regarde, mon amour, je viens te rejoindre, j'arrive, embrasse-moi, embrasse-m..., embrglblllllllll.

Thémis. — Vous n'êtes pas entrés, vous l'avez laissé hurler et vous êtes partis ?

Comètes. — Qu'est-ce que vous vouliez qu'on fasse ? On lui demande qui le tue et il répond : « Personne » ! Le pauvre était devenu dingue. Ça nous étonnait pas plus que ça, d'ailleurs. Parce que c'est souvent comme ça avec les solitaires, vous voyez ? Ils refoulent, ils refoulent, et un beau jour, quand ça craque, on n'arrive plus à les tenir, ça part dans tous les sens, ils se mettent à...

Thémis. — Bien. Je vous remercie.

Téléthuse. — Tu ne peux pas l'aimer.

Iphis. — C'est faux !

Téléthuse. — C'est la vérité.

Iphis. — Non !

Téléthuse. — C'est un amour impossible.

Iphis. — En me mettant au monde tu as posé un masque sur mon visage. Et Ianthé aime celui qui n'est pas moi.

Téléthuse. — Je t'ai sauvé la vie, Iphis.

Orphée. — Nous y voilà ! Regarde ! De l'autre côté, nous serons enfin libres. Il n'y aura plus personne dans notre dos. Je pourrai enfin te regarder tant qu'il te plaira. Aucun monsieur ne m'en empêchera ! Es-tu prête à franchir le pas ? *Eurydice ne répond pas*. Eurydice, tu m'entends ?...

Eurydice, tu as peur ?... Eurydice ?

Orphée se retourne. Michel lâche la marionnette d'Eurydice.

Michel. — Je t'avais prévenu.

Orphée. — Mon Eurydice !

L'idée de la confrontation de quatre écritures m'est venue au souvenir du très stimulant plaisir que j'éprouvais, tout jeune cinéophile, à découvrir l'univers de cinéastes aussi différents que Visconti, De Sica, Pasolini, Monicelli, Godard... dans des films dits "à sketches" tels que Boccace 70, Capriccio all'italiana, Rogopag, etc. Expérience très enrichissante pour le spectateur, dont le théâtre est moins adepte – qu'à cela ne tienne, 4M4A s'y frottera !

I. S.

3. La règle du jeu

En mai 2012, une “règle du jeu” fut concoctée par nos soins, donnant aux quatre auteurs une sorte de marche à suivre (choix des récits, contraintes narratives ou induites par les formes que nous mettons à leur disposition, etc.). En voici quelques-uns des points essentiels :

- Trois récits mythiques sont proposés au choix de chaque auteur, qui devra n'en garder qu'un ;
- chacune des quatre pièces ne doit pas excéder, une fois mise en scène, une durée de vingt minutes ;
- les anachronismes sont autorisés : le récit peut être transposé à toute époque, y compris actuelle ou future ;
- les décalages le sont aussi, mais pas au point que l'on n'y reconnaisse presque rien du récit originel ;
- des personnages (de toute époque en cas de parti-pris anachronique) n'apparaissant pas dans le récit mythique sélectionné peuvent être introduits, mais pas au point de devenir les personnages principaux loin devant ceux du mythe d'origine ;
- trois comédiens-marionnettistes seront les interprètes ; une femme, deux hommes ; ils seront tous trois dotés d'une grande polyvalence vocale, permettant l'interprétation de tous accents, toutes langues, tous âges, toutes créatures et toutes chansons.
- les personnages peuvent être campés par des marionnettes ou par les comédiens eux-mêmes ; une même scène peut ainsi faire dialoguer un (ou des) personnage(s)-comédien(s) avec un (ou des) personnage(s)-marionnette(s) ;
- lors des scènes impliquant de nombreux personnages, voire une foule, il ne sera pas possible d'utiliser les “marionnettes-types” de Flash Marionnettes au visage et au corps articulés ; ce seront alors des figurines, dessins, photos découpées ou autres formes stylisées qui seront employées ;
- à l'inverse, une seule marionnette manipulée à plusieurs (comme dans le *bunraku*) peut atteindre des sommets de mobilité et d'expression ;
- nous nous faisons un défi de pouvoir réaliser les métamorphoses et autres prodiges auxquels les auteurs nous confronteront ; si toutefois une difficulté extrême se révélait, nous prendrions aussitôt contact avec l'auteur pour chercher avec lui de quelle manière la résoudre ;
- toutes formes de labo, rencontre, expérimentation avec les auteurs sont les bienvenues et nous ferons tout pour les réaliser telles que souhaitées par chaque auteur ;
- il est indiqué aux auteurs, comme pouvant influencer le niveau de langue, que le spectacle ne se posera pas comme un spectacle *jeune public*, mais comme un *spectacle tout public à partir de 12 ans* ; lors des séances scolaires, il ne sera proposé qu'aux collèges et lycées.

4. Les 4 M commentés

Les huit pages suivantes présentent chacun des spectacles écrits par les quatre auteurs (deux pages par spectacle) accompagnés de commentaires , de conseils de lecture  et de questions  pouvant être débattues en classe. Les spectacles sont présentés dans l'ordre qui sera le leur durant la représentation. Vous pourrez également vous reporter aux mythes tels que soumis à nos auteurs, dans leur écriture originelle (annexe en fin de dossier).

N.B. : l'univers mythologique est d'une richesse telle qu'elle soulève une multitude d'autres commentaires et questions, que nous laissons, bien entendu, à l'appréciation des enseignants !

Narcisse, cisse, isse...

Karin Serres

(d'après les Métamorphoses d'Ovide, III, 359-510)



Au rythme effréné d'une chasse à courre mêlant sonneries de trompes et pur délire *cartoon*, Narcisse parcourt la forêt en tous sens, arc en main, à l'affût du moindre gibier. Le voici qui s'égaré et tombe sur la ravissante nymphe Écho. Celle-ci, frappée par un sort (une histoire ancienne...) qui l'oblige à ne pouvoir s'exprimer qu'en répétant les paroles qu'on lui adresse, laisse vite le beau Narcisse. Délaissée, la nymphe se laisse dépérir au point de – littéralement – se minéraliser.

C'est alors que Némésis intervient, intercédant au désir de vengeance exprimé par un compagnon de chasse de Narcisse, fou d'amour et délaissé (un de plus...) par le bel indifférent. Et voici le chasseur devenu gibier, percé à son tour d'une flèche, celle de Cupidon fidèle allié de Némésis, au moment précis il se rafraîchit dans l'eau limpide d'une source. Arrive ce qui devait arriver : Narcisse tombe fou d'amour pour son propre reflet, et le piège se referme.

Narcisse transformé en la fleur qui porte dorénavant son nom, la forêt ne résonne plus que d'un cri, celui de la nymphe éplorée : « Narcisse... cisse... isse... »

Karin Serres est autrice, metteuse en scène, décoratrice et traductrice de théâtre. Elle a écrit une cinquantaine de pièces, souvent éditées (École des Loisirs, Éditions Théâtrales, L'Avant-Scène Théâtre, etc.), créées et traduites (anglais, allemand, suédois, portugais, japonais). Elle écrit aussi des pièces radiophoniques (France-Culture, France-Inter), des romans, des albums et des feuilletons. Elle est boursière de la région Ile de France, du CNL, de la DMDTS et lauréate du Transfert Théâtral. Elle a mis en scène plusieurs de ses pièces, notamment pour adolescents, et saisit chaque occasion d'élargir son horizon artistique en croisant son théâtre avec l'objet, la marionnette, le clown, la vidéo, etc.

 Ovide est un poète latin né en 43 av. J.-C. et mort en 17 ap. J.-C. Son long poème, *Les Métamorphoses*, compte près de 12 000 vers et est l'une de ses principales œuvres. Il y décrit des centaines de légendes, pour la plupart venues de la mythologie grecque (c'est le cas de *Narcisse et Echo*, dont s'inspire notre autrice Karin Serres).

 Ovide s'inspire, dans son *Narcisse et Écho* et dans beaucoup d'autres de ses fables, d'auteurs grecs comme Parthénios de Nicée, eux-mêmes dépositaires d'une longue tradition orale attestée par la fleur *narcisse* qui a donné son nom au jeune chasseur grec dont Ovide décrit le destin tragique conclu par sa *métamorphose* en cette fleur. De la même manière, Écho, nymphe des sources et des forêts, a donné son nom à la réflexion acoustique d'un son venant se répercuter sur un obstacle, l'*écho*. [Dans son mythe originel, Écho était une nymphe très bavarde et inventait de nombreuses histoires : c'est ainsi qu'elle distrayait Héra pour favoriser les amours de Zeus. Mais la déesse finit par s'apercevoir de ce manège et pour punir Écho, lui ôta la parole. Depuis elle se cache dans les forêts et on ne la voit nulle part. Tout le monde l'entend ; seul le son est vivant en elle.]

→ Sans que nous en soyons conscients, nous utilisons tous, dans la langue de tous les jours, de nombreux noms tirés des mythes comme *narcisse* ou *écho*. Sauriez-vous dire quels héros mythologiques ou quels termes d'origine grecque ou latine se cachent sous des mots et des expressions tels que : « juin » (et tous les noms de mois) ; « mardi » (et les noms de jours) ; « enthousiasme » ; « méduse » ; « poursuivre une chimère » ; « un travail titanesque » ; « harmonie » ; « amazone » ; « métamorphose »... et bien d'autres encore, que nous vous laissons le soin de chercher.

 Conseil de lecture à ce sujet : *Dans les bras de Morphée* d'Isabelle Korda (Éd. Points). “*Racontant les mille et une aventures des dieux et héros grecs et romains, l'auteur nous plonge dans une culture qui a profondément marqué la langue française, au travers d'un récit des origines instructif et distrayant.*”

→ Le mythe de Narcisse tombant amoureux de son reflet a donné naissance à un mot, le « narcissisme », qui décrit *l'admiration de soi-même, l'attention exclusive portée à soi* [définition du Petit Robert]. Ce type de comportement n'a évidemment pas disparu avec Narcisse ! Sauriez-vous citer des personnalités célèbres du monde contemporain que l'on pourrait qualifier de « narcissiques », et ce qui justifierait, selon vous, un tel adjectif appliqué à leur personne ?

→ Vous avez rencontré dans la règle du jeu p. 8 un autre mot tiré du grec : « anachronisme » (*ana* : “de bas en haut” ; “en arrière” ; “en sens contraire”. *Chronos* : dieu de la mythologie grecque personnifiant le temps, la destinée – à ne pas confondre avec Cronos, le roi des Titans). Dans les premières lignes, p. 9, du résumé du spectacle *Narcisse... isse... isse*, apparaissent des notions “anachroniques”. Lesquelles ?

→ Comme vous le découvrirez en venant voir le spectacle, Karin Serres a utilisé de nombreux autres éléments anachroniques dans la transcription qu'elle fait du mythe de Narcisse et Écho (par exemple : la déesse de la vengeance, Némésis, utilise un *talkie-walkie* pour appeler Cupidon ; quand Narcisse rencontre Écho, il lui demande son “06”, etc.). Quel est, selon vous, l'intérêt de commettre ce genre d’“erreurs” volontaires ? Pourriez-vous donner d'autres d'exemples d'anachronismes – volontaires ou involontaires – dans des romans, bandes dessinées, films, séries TV etc., actuels ? (Ex. : *Ulysse 31*, *Le Tour de Gaule d'Astérix* – et tous les Astérix en général, *Retour vers le futur* – évidemment !, ou encore les *Harry Potter*, dans lesquels le monde actuel côtoie les références médiévales : sorcellerie, dragons, etc.)

→ C'est à une sorte d'anachronisme auquel se sont livrés eux-mêmes les Romains de l'Antiquité en redonnant des noms latins à tous les dieux grecs : Jupiter pour Zeus, Junon pour Héra. Sauriez-vous redonner leurs noms grecs à Vénus, Vulcain, Mars, Cupidon, Saturne, Minerve, Mercure ?... – Nous vous laissons le soin de prolonger la liste !

 Dès 11 ans : *16 Métamorphoses d'Ovide*, adaptées par Françoise Rachmuhl (Éd. Flammarion Jeunesse). Le mythe de Narcisse y figure, p. 43 à 51.

Dans l'œil du Cyclope

Thor Hungwald

(d'après L'Odyssée d'Homère, Chant IX, 105-566)



À la manière du film *Rashômon* du grand réalisateur japonais Akira Kurozawa, qui met en scène quatre versions radicalement différentes d'un crime, *Dans l'œil du Cyclope* traite d'un événement après qu'il a eu lieu et de la retranscription, souvent fantaisiste, qu'en font les témoins. Qui s'est rendu coupable de la terrible mutilation privant Polyphème de son œil unique ? Comme dans l'*Odyssée*, où les dieux font la loi sur le dos des hommes, ce seront ici Poséidon (père de Polyphème) et Thémis (la bien-nommée *justice aveugle*) qui en décideront, à un étage plus bas encore : pour avoir dissimulé bien involontairement dans leur épaisse toison Ulysse et ses compagnons, permettant à ceux-ci d'échapper à la vengeance du Cyclope, ce sont deux malheureux ovidés qui subiront le fatal destin édicté par les Puissants.

Thor Hungwald est né à Uppsala (Suède) en 1987, d'un père suédois et d'une mère française. Il est titulaire d'un Master de Lettres modernes appliquées de l'Université de Göteborg. Depuis son plus jeune âge, il écrit (en suédois) des nouvelles, des contes pour les grands et moins grands, et de courts romans, édités pour les deux derniers d'entre eux aux éditions Fríden & Ohlsson. Sa rencontre avec Ismail Safwan remonte à un voyage d'études au Festival d'Avignon 2011, rencontre après laquelle s'ensuivront d'intensifs échanges épistolaires, aboutissant à la commande et à l'écriture de *Dans l'œil du Cyclope*, sa première pièce écrite en français, son autre langue natale.

 *L'Odyssée*, avec *L'Illiade* (elle aussi attribuée à Homère, même si de nombreuses interrogations subsistent encore quand à la réalité d'un auteur-aède unique), est considérée comme un des deux poèmes fondateurs de la civilisation occidentale. Elle relate le retour d'Ulysse dans son royaume d'Ithaque après la guerre de Troie. Le Chant IX, qui met en scène le Cyclope Polyphème, fils de Poséidon, en est un des plus marquants : c'est, en effet, parce qu'Ulysse et ses compagnons crevent l'œil unique du Cyclope qu'est déclenchée la malédiction de Poséidon, provoquant dix ans d'errances, de souffrances et de privations pour Ulysse – et la mort de tous ses compagnons.

 Le livre de Jean-Pierre Vernant, déjà cité, *L'univers, les dieux, les hommes*, contient une très belle description et analyse (p. 119 à 125) de l'épisode d'Ulysse face au Cyclope.

 *Dans l'œil du Cyclope* s'appuie sur cet épisode, mais sans le traiter de manière linéaire : ce n'est pas l'action elle-même qui est mise en scène, mais un procès ayant lieu *après* que Ulysse et ses compagnons ont crevé l'œil de Polyphème et réussi à s'enfuir de la caverne où il les maintenait prisonniers. Le procès est dirigé par Thémis, déesse de la justice chez les Grecs, et les témoins en sont Comètes (un Cyclope ami et voisin de Polyphème) ; Achéménide, compagnon d'Ulysse, seul survivant avec Ulysse (à noter qu'Ovide en parle dans les *Métamorphoses*, mais qu'il n'apparaît pas dans *L'Odyssée*) ; et enfin, deux moutons (dans *L'Odyssée* il s'agit de bœufs) faisant partie du troupeau dans lequel Ulysse et ses compagnons se cachent, leur permettant de s'enfuir de la caverne. Le final se déroule entre Thémis et le dieu Poséidon. Poséidon réclamant des têtes et ne se satisfaisant pas des dix ans d'errance infligés à Ulysse, lui et Thémis décrètent coupables... les deux moutons !

→ Observez la photo qui illustre le spectacle. Le personnage à droite est Thémis ! En quoi, selon vous, ce personnage présente-t-il un décalage temporel (appelé *anachronisme*, comme vu plus haut) par rapport à l'original ?... ainsi qu'un décalage d'identité (vous attendiez-vous à voir ainsi apparaître une “déesse de la justice”) ?... Quelles autres réflexions vous inspire cette photo ?

→ Décalages situationnels, temporels, de personnages... Comme vous pouvez le constater, l'auteur Thor Hungwald a pris beaucoup de libertés avec l'œuvre d'origine. En relisant la “règle du jeu” (p. 8), vous semble-t-il toutefois qu'il l'a respectée ?

→ Les Cyclopes ne sont qu'un exemple parmi d'autres des nombreuses figures fantastiques ou monstrueuses qui peuplent la mythologie grecque. En connaissez-vous d'autres (ex. : le Minotaure, Pégase, les Sirènes, etc.) et pourriez-vous décrire les caractéristiques de chacune ? Pourriez-vous donner des exemples de personnages analogues dans la littérature ou dans des films récents (ex. : Touffu, le monstrueux chien à trois têtes, dans le premier tome de Harry Potter – encore lui ! –, *L'École des sorciers*, ne vous paraît-il pas directement inspiré d'une de ces créatures mythologiques ?...)

 *Le Cyclope Polyphème* est un épisode tragique, dans *L'Odyssée*. Pourtant, en lisant le résumé ou en voyant la photo de *Dans l'œil du Cyclope*, on se doute que Thor Hungwald le traite avec humour (encore un décalage, le *décalage de ton*). Et bien que sa courte pièce se dénoue elle aussi pathétiquement (aux dépens de deux malheureux et innocents moutons, illustration de la puissance des forts exercée à l'encontre des faibles), c'est le rire qui l'emporte. Ce faisant, il se situe dans une longue lignée d'auteurs mettant l'humour au service de sujets parfois très graves – comme par exemple Jonathan Swift dans *Modeste proposition*, *Les Voyages de Gulliver* et la plupart de ses œuvres.

→ Pourriez-vous citer des œuvres, des auteurs, des humoristes, pour lesquels l'humour n'a pas qu'une simple fonction de divertissement ? Mais alors, selon vous, quelle est cette autre fonction ? Et, pour poser une question célèbre, pensez-vous “qu'on peut rire de tout” ?

 *L'Odyssée* de Jean-Pierre Vernant (Éd. Bayard - Collège de France). La dernière conférence de Jean-Pierre Vernant, prononcée devant des élèves du lycée Le Corbusier d'Aubervilliers.

Iphis et lanthé

Lise Martin

(d'après les Métamorphoses d'Ovide, IX, 669-797)



Iphis aime la belle lanthé, qui aime Iphis. De belles noces se préparent. Jusqu'ici, tout va bien. Mais il y a un problème : Iphis est une fille que sa mère fait passer depuis la naissance pour un garçon afin de lui éviter le sort funeste qui s'abat sur les bébés de sexe féminin dans certaines sociétés – et pas que les plus anciennes. Iphis veut révéler à lanthé sa véritable identité, mais sa mère Téléthuse la conjure de n'en rien faire : la déesse Isis lui a en effet promis de faire d'Iphis un beau jeune homme le moment venu. Il faut patienter... Désirs inavoués, troubles adolescents, ambiguïtés sexuelles forment la trame de l'histoire, jusqu'à la surprise finale qui révèle à lanthé son vrai désir.

Lise Martin est auteur. Elle écrit essentiellement du théâtre, mais aussi des nouvelles, des scénarii et des petits mots d'amour. Elle passe allégrement d'un genre à l'autre. Elle n'aime pas les frontières.

Elle nourrit son imaginaire de ses voyages immobiles et de son observation du monde. Elle met le théâtre en pièces. Là où d'autres s'évertuent à recomposer, elle décompose. (*Azaline se tait*). Et lorsque l'édifice du théâtre est à bas, c'est le vice de la construction de la vie qui nous est révélé. (*Zones Rouges*). Ses textes sont rapides, incisifs, ils parlent de la vie sans oublier d'en rire. (*Pablo Zani*). Elle privilégie le réel à la réalité et ancre son œuvre dans un quotidien revisité par l'absurde. (*Terres !*). En écrivant du théâtre elle s'engage à dire ce que d'autres taisent ou tentent de dissimuler. (*Chronique d'un K.O debout*). Elle écrit pour les metteurs en scène, les acteurs et s'ils ont le sentiment de dire leurs propres mots, c'est parce que le texte est écrit pour eux.

 Ovide, dans ses *Métamorphoses*, est la principale source du mythe d'Iphis et lanthé. Cette légende constituerait le seul exemple connu d'homosexualité féminine dans la mythologie grecque. Ici, nous rassurons – s'il en est besoin – les enseignants des plus jeunes classes de collège destinées à venir voir le spectacle, et qui trouveraient prématuré d'aborder frontalement un tel sujet avec leurs élèves : le traitement que fait Lise Martin du mythe d'Ovide (cf. annexe), sans occulter le fond du sujet, use de l'implicite (comme au cœur de tout *marivaudage*) avec une grande maîtrise, et évoque essentiellement les premiers émois amoureux, les troubles de l'identité liés à eux, l'inquiétude maternelle, le poids des conventions sociales...

En revanche, les enseignants des plus grandes classes trouveront peut-être judicieux d'aborder plus explicitement un sujet qui a la particularité d'être – deux millénaires après Ovide ! – plus que jamais au cœur des débats, comme l'a montré une actualité récente à laquelle les adolescents n'ont sûrement pas été indifférents.

 Ovide – et Lise Martin – évoquent une société où l'on pratique, pour des raisons économiques, l'infanticide des nouveaux-nés de sexe féminin. De nos jours, cette triste situation perdure dans des pays comme la Chine ou l'Inde, pour des raisons coutumières mais surtout, en Inde en particulier, parce que la naissance d'une fille est perçue comme un désastre financier, puisque ses parents doivent, pour la marier, payer une forte dot. Pour les plus grands : *Quand les femmes auront disparu : l'élimination des filles en Inde et en Asie*, Bénédicte Manier (Éd. La Découverte/Poche).

 Dans ce texte de Lise Martin, moins de décalages (anachronismes, etc.) que dans les deux précédents, puisque l'auteure suit d'assez près – avec de nombreuses pointes d'humour, cependant – le récit originel. Mais il existe une très grande différence entre les deux textes : la différence de style. À celui, lyrique et parfois ampoulé d'Ovide, Lise Martin oppose une écriture en courtes répliques, qui donne à l'intrigue un rythme alerte et haletant. Les moyens du théâtre ne sont pas ceux des récits mythiques ou de l'épopée.

→ Vous pouvez vous essayer vous aussi à *l'écriture dramatique* (c'est-à-dire à l'écriture d'une pièce de théâtre, même drôle, contrairement à ce que l'emploi courant du terme *dramatique* laisse entendre). Pour ce faire, quelques conseils :

- choisissez un texte (un récit mythique, comme l'ont fait nos 4 A, ou une nouvelle, un roman...) qui vous intéresse ;
- établissez une liste de personnages ;
- n'hésitez pas à rester fidèle à l'œuvre d'origine. Vous constaterez vite que le simple fait de la transcrire sous forme de dialogues, sans recourir à des descriptions ou au *style indirect* (nous laissons aux enseignants le soin d'expliquer ce terme !), vous contraindra à faire preuve de beaucoup d'inventivité ;
- établissez un plan, scène par scène, avec tels ou tels personnages dans chaque scène, avant de vous lancer dans les dialogues définitifs.

Et voilà ! Un(e) auteur(e) dramatique est peut-être né(e) !

 Les marionnettes de *Iphis et lanthé* (voir photo) introduisent évidemment un décalage (un de plus !) non encore cité, de type géographique et culturel plus que temporel. [→ À quel pays font-elles référence, selon vous ?]. Il s'agit, cette fois-ci, d'une transposition non induite par le texte lui-même, mais par la mise en scène. L'occasion de parler ici des marionnettes de **4M4A**. Elles auront la particularité d'être très différentes d'un spectacle à l'autre, comme le montrent les photos. Le point commun à toutes est qu'elles sont presque toujours des marionnettes manipulées sur table, avec bouche articulée. La sophistication des marionnettes d'*Iphis et lanthé* leur permet même de bouger les yeux en tous sens.

 Cette histoire sera reprise par Isaac de Benserade, qui en tirera en 1634 une comédie, *Iphis et lante*, rééditée en 2004 (Éd. Lampsaque). Un peu plus de précisions dans l'annexe, p. 27 du présent dossier.

Orphée et Eurydice

Philippe Dorin

(d'après les Géorgiques de Virgile, IV, 453-527
et les Métamorphoses d'Ovide, X, 1-85)



Et si Orphée était une marionnette ? Et si l'Enfer était son castelet ? Et si les Dieux étaient les marionnettistes ? Et si le Chant orphique était *Qui saura ?* de Mike Brant ?...

Comme souvent, Philippe Dorin observe les choses et les gens par le petit bout de la lorgnette, mais c'est pour mieux accéder à la grandeur. Sa « poésie des mots pauvres », comme il l'appelle, agit comme un microscope plus puissant que tous les télescopes lorsqu'il s'agit de décrire un désespoir immense sous les accents d'une plainte enfantine, une effrayante manipulation sous le geste d'un marionnettiste, un esprit épris de liberté sous le crâne en latex d'une marionnette.

Philippe Dorin travaille d'abord comme auteur au TJP de Strasbourg, entre 1980 et 1990 en compagnie de Eric de Dadelsen et André Pomarat. En 1994, il rencontre Sylviane Fortuny avec qui il fonde la Compagnie Pour Ainsi Dire à Paris. Ensemble, ils créent huit spectacles destinés en priorité aux enfants dont le récent *Sœur, je ne sais pas quoi frère*. Ils obtiennent en 2008 le Molière du Spectacle Jeune Public avec *L'hiver, quatre chiens mordent mes pieds et mes mains*.

Il écrit également pour d'autres compagnons metteurs en scène comme Michel Froehly (*Bouge plus !* 2004), Ismaïl Safwan et la Cie Flash Marionnettes, (*Babel France, Les Enchaînés, 2084, un futur plein d'avenir*, 2010), et Thierry Roisin du CDN de Béthune (*Deux mots*, 2009). Il est auteur engagé au Théâtre de l'Est parisien en 2004/2005 qui accueillera la plupart de ses spectacles jusqu'en 2010. Ses textes sont édités à L'École des Loisirs-Théâtre, les Solitaires Intempestifs, les Éditions Théâtrales-Jeunesse...

 Orphée est un des héros les plus singuliers de la mythologie grecque. Il a même inspiré, dans la Grèce antique, un mouvement religieux appelé orphisme. Sa légende est décrite par de nombreux auteurs grecs et latins et n'a cessé d'inspirer, jusqu'à nos jours, de nombreuses œuvres romanesques, théâtrales, musicales, chorégraphiques, picturales, cinématographiques... L'épisode tragique d'Orphée perdant sa femme Eurydice à la sortie des Enfers, pour avoir commis l'erreur de se retourner et de lui avoir lancé un regard trop tôt, figure en annexe dans la version très "sèche" d'Apollodore, mais surtout celles, superbes, de Virgile et d'Ovide.

 Nous ne tenterons pas de résumer la version qu'en transcrit Philippe Dorin, pour ne pas la déflorer et parce qu'il serait impossible de la décrire en quelques lignes, mais nous pouvons indiquer que chez Philippe Dorin :

- tout au long de la courte pièce, les comédiens-marionnettistes démontent le spectacle (c'-à-d. les trois pièces précédemment jouées) ;
- Orphée est une marionnette chantant sur un ton plaintif une chanson de... Mike Brant ! [*Les enseignants pourront sans doute décrire à leurs élèves qui ne le connaîtraient pas qui fut ce célèbre chanteur des années 70...*]
- Orphée réclame Eurydice que, de mauvaise grâce, les comédiens finissent par lui donner. C'est, elle aussi, une simple marionnette.
- Orphée veut conquérir sa liberté en compagnie d'Eurydice, c'est-à-dire... sortir de scène !
- Mais, comme dans le mythe originel, il se retournera trop tôt pour la regarder...

 Plutôt que de "décalages", on pourrait parler ici, plus précisément, de "métaphores". Mais alors que les métaphores sont souvent emphatiques (« un océan de larmes », « dans les bras de Morphée »...), celles de Philippe Dorin vont du grand au petit, du figuré au concret, traduisant le grandiose en trivial :

- les dieux de l'Olympe qui *manipulent* (au sens figuré) les humains, deviennent des marionnettistes qui *manipulent* (au sens concret) des marionnettes ;
- Orphée, l'aède mythique de la Grèce antique, devient une marionnette ;
- son grand chant orphique devient une chanson de variétés ;
- l'Enfer dont Orphée et Eurydice tentent de s'échapper est un castelet ;
- le renvoi tragique d'Eurydice aux Enfers, c'est une marionnette qu'on range dans sa malle, etc.

→ ... et pourtant, le personnage d'Orphée tel que l'imagine Philippe Dorin, sous ses aspects dérisoires et même franchement comiques, est bouleversant (selon nous, du moins !), et on s'attache à la mésaventure d'une simple marionnette avec la même émotion, sinon plus grande, qu'à l'épopée d'un personnage mythique. À quoi cela tient-il, d'après vous ?

→ Pourriez-vous citer des romans, films, etc., qui, bien que n'évoquant que des choses toutes simples, soulèvent une émotion qu'on attribue généralement aux œuvres plus ambitieuses en apparence ? Ne s'y cacherait-il pas une « métaphore » ?

→ Nos deux dernières questions concernent l'ensemble de **4M4A** une fois que vous l'aurez vu. La première : avez-vous trouvé intéressant le fait qu'au cours d'une même séance, vous ayez pu découvrir quatre histoires, chacune traitée de manière très différente ?

→ La seconde : le fait que ces 4 M soit interprétés par des marionnettes et leurs manipulateurs vous a-t-il paru bien correspondre au propos, lui apporter une force supplémentaire, et vous a-t-il surpris ?

 Vous pouvez nous répondre directement, à notre adresse info@flash-marionnettes.org, ou, encore mieux, à l'issue d'une représentation à laquelle nous aurons, espérons-nous, le plaisir de vous voir !

ANNEXE : LES

4

MYTHES D'ORIGINE

(Homère, Ovide, Virgile...)

Narcisse et Écho

Ovide [43 av. J.-C. - 17 ap. J.-C.], *Métamorphoses*, III, 339-510

[*Narcisse avait seize ans*] et pouvait passer pour un enfant ou pour un jeune homme. Nombre de jeunes garçons, nombre de filles le désiraient, mais il avait, alliée à sa tendre beauté, tant de dureté orgueilleuse, que ni les garçons, ni les jeunes filles ne purent l'émouvoir. Un jour qu'il poussait vers ses filets des cerfs apeurés, une nymphe à la voix sonore l'aperçoit ; devant un interlocuteur, elle ne sait ni se taire ni parler la première, c'est Écho, « la résonnante ». Jusqu'alors, Écho était un corps, non une simple voix, et pourtant, cette bavarde ne se servait pas autrement de sa bouche que maintenant : elle ne pouvait que répéter les tout derniers mots d'une longue phrase. C'était là l'œuvre de Junon : en effet, comme souvent, dans la montagne, Junon risquait de surprendre des nymphes couchées avec son Jupiter, Écho, avec sagacité, retenait la déesse par un long entretien pour permettre aux nymphes de fuir. La Saturnienne s'en aperçut et dit : « Sur ta langue qui m'a abusée, tu auras seulement un pouvoir réduit et un usage très limité de ta voix ». Elle exécute ses menaces. Toutefois, la nymphe répète les sons qui terminent une phrase, et reproduit les mots qu'elle a entendus. Or, donc, dès qu'elle vit Narcisse errant dans des terrains vagues, elle brûla d'amour pour lui et se mit à le suivre à la dérobée. Et plus elle le suit, plus elle brûle en approchant la flamme : ainsi le soufre dont on a enduit le sommet des torches capte avec vivacité la flamme qu'on approche. Que de fois elle a voulu t'aborder avec des mots caressants et t'adresser de tendres prières ! Sa nature s'y refuse, ne lui permet pas de commencer ; mais, elle est prête, chose permise, à attendre les sons auxquels elle renvoie ses propres mots.

Un jour, le jeune homme, séparé de ses fidèles compagnons, avait dit : « Il y a quelqu'un ? », et Écho avait répondu « quelqu'un ». Stupéfait, et tout en dirigeant partout ses regards, « Viens », crie-t-il d'une voix forte ; elle renvoie un appel à son appel. Il se retourne, et ne voyant venir personne, il reprend : « Pourquoi me fuis-tu ? », et entend autant de mots qu'il a prononcés. Il continue et, abusé par ces voix qui semblent se répondre, « Rejoignons-nous », dit-il, et Écho, qui jamais ne pourrait avoir son plus agréable à renvoyer, répondit : « Rejoignons-nous ». Enchantée par ses paroles, elle sortit de la forêt pour aller entourer de ses bras le cou tellement désiré ; mais lui, il s'enfuit et dans sa fuite dit : « Enlève tes mains qui me serrent ! Je mourrai avant que tu ne disposes de moi » ; elle ne put que répondre : « que tu ne disposes de moi » ! Rejetée, elle se cache dans les bois, dissimule sous les feuilles son visage honteux et, depuis lors, vit solitaire dans des grottes. Pourtant son amour persiste, accru par la douleur du rejet. Les soucis épuisent son pauvre corps qui ne trouve pas le sommeil ; la maigreur plisse sa peau et toute la sève de son corps disparaît dans l'air. Il ne lui reste que la voix et les os : sa voix subsiste, et on dit que ses os ont l'aspect de la pierre. Depuis, elle se cache dans les forêts, invisible dans la montagne, mais tout le monde l'entend : elle est le son qui vit en elle.

Ainsi Narcisse s'était-il joué d'Écho et d'autres nymphes issues des eaux ou des montagnes, de même que de groupes de garçons ; un jour, l'un d'eux, qu'il avait dédaigné, levant les mains vers le ciel : « Puisse-t-il tomber amoureux lui-même, et ne pas posséder l'être aimé ! », avait-il dit. La déesse de Rhamnonte [*Némésis*] approuva cette juste prière.

Il existait une source limpide, aux ondes brillantes et argentées ; ni bergers ni chèvres paissant dans la montagne ni autre troupeau ne l'avaient touchée ; nul oiseau, nulle bête sauvage, nul rameau mort ne l'avaient troublée. Elle était entourée d'un gazon nourri de l'eau toute proche, et cet endroit, la forêt ne laisserait aucun soleil l'échauffer.

Ici, l'enfant, épuisé par une chasse animée sous la chaleur, se laisse tomber, séduit par l'aspect du site et par la source, et tandis qu'il désire apaiser sa soif, une autre soif grandit en lui : en buvant, il est saisi par l'image de la beauté qu'il aperçoit. Il aime un espoir sans corps, prend pour corps une ombre. Il est ébloui par sa propre personne et, visage immobile, reste cloué sur place, telle une statue en marbre de Paros. Couché par terre, il contemple deux astres, ses propres yeux, et ses cheveux, dignes de Bacchus, dignes même d'Apollon, ses joues d'enfant, sa nuque d'ivoire, sa bouche parfaite et son teint rosé mêlé à une blancheur de neige. Admirant tous les détails qui le rendent admirable, sans le savoir, il se désire et, en louant, il se loue lui-même ; quand il sollicite, il est sollicité ; il embrase et brûle tout à la fois. Que de fois il a donné de vains baisers à la source fallacieuse, que de fois il a plongé ses bras au milieu des ondes pour saisir la nuque entrevue, sans se capturer dans l'eau ! Il ne sait ce qu'il voit, mais ce qu'il voit le consume, et l'erreur qui abuse ses yeux en même temps les excite. Naïf, pourquoi chercher en vain à saisir un simulacre fugace ? Ce que tu désires n'est nulle part ; détourne-toi, tu perdras ce que tu aimes ! Cette ombre que tu vois est le reflet de ton image : elle n'est rien en soi ; elle est venue avec toi et reste avec toi ; avec toi elle s'éloignera, si du moins tu pouvais t'éloigner ! Ni le souci de Cérès, ni le besoin de repos ne peuvent le tirer de cet endroit ; mais, couché dans l'herbe sombre, il contemple d'un œil insatiable cette beauté trompeuse et ses propres yeux le perdent ; se soulevant légèrement, il tend les bras vers les forêts qui l'entourent et dit :

« Ô forêts, est-il un être qui ait vécu un amour plus cruel ? Vous le savez, vous qui avez si bien caché tant d'amants. Vous souvenez-vous, puisque vous vivez depuis tant de siècles, que, durant cette longue période, quelqu'un se soit ainsi consumé ? Il me plaît et je le vois ; mais ce que je vois et qui me plaît je ne puis l'atteindre pourtant ; si grand est l'égarément d'un amant. Et raison de plus à ma douleur, il n'y a pour nous séparer ni vaste mer, ni route, ni monts, ni murailles aux portes closes ; un peu d'eau nous fait obstacle ! Lui aussi souhaite mon étreinte : car chaque fois que j'ai tendu mes lèvres vers les eaux limpides, chaque fois il se tend vers moi, le visage tourné vers le haut. Je crois pouvoir le toucher : un très mince filet d'eau sépare les amants. Qui que tu sois, viens ici ! Pourquoi me décevoir, enfant sans pareil ? Où t'en vas-tu quand je t'appelle ? Certes, ce ne sont ni ma beauté ni mon âge que tu fuis, moi que même des nymphes ont aimé ! Ton aimable visage me promet je ne sais quel espoir, et, lorsque je tends les bras vers toi, spontanément tu tends les tiens, à mes sourires, tu souris en retour ; souvent même j'ai vu tes larmes quand je pleurais ; d'un geste de la tête, tu réponds à mes signes et pour autant que je le devine au mouvement de tes jolies lèvres, tu renvoies des mots qui ne parviennent pas à mes oreilles ! Cet être, c'est moi : j'ai compris, et mon image ne me trompe pas ; je me consume d'amour pour moi : je provoque la flamme que je porte. Que faire ? Me laisser implorer ou implorer ? Que demander, du reste ? L'objet de mon désir est en moi : ma richesse est aussi mon manque. Ah ! Que ne puis-je me séparer de mon corps ! Vœu inattendu de la part d'un amant : je voudrais que s'éloigne l'être que j'aime. Déjà la douleur m'ôte mes forces, le temps qui me reste à vivre n'est pas long, et je m'éteins dans la fleur de l'âge. Du reste, la mort ne m'est pas pénible : dans la mort, je cesserai de souffrir. Cet être que j'aime, je voudrais qu'il ait vécu plus longtemps ; maintenant unis à deux par le cœur, nous mourrons d'un seul souffle. »

Il parla et, privé de bon sens, il revint vers la même image, troublant l'eau de ses larmes, et, avec l'agitation de la fontaine, la forme s'obscurcit ; lorsqu'il la vit disparaître, il s'écria : « Où t'enfuis-tu ? Reste, cruel, n'abandonne pas ton amant !, qu'il me soit permis de contempler ce qu'il m'est impossible de toucher, et de nourrir ainsi ma misérable folie ! » Et tout en pleurant, il fit tomber le haut de son vêtement et frappa sa poitrine dénudée de ses mains marmoréennes. Les coups portés donnèrent à son torse une teinte rosée ; ainsi souvent des fruits, pâles d'un côté, rosissent de l'autre, ainsi d'habitude les grappes de raisin aux tons

changeants se colorient de pourpre, déjà avant d'être mûres. Dès qu'il se vit ainsi dans l'onde redevenue lisse, il ne le supporta pas plus longtemps ; comme la cire blonde se met à fondre près d'un feu léger et comme le givre du matin se dissipe sous un tiède soleil, ainsi, exténué par son amour, il se dissout et peu à peu devient la proie d'un feu caché. Déjà son teint n'a plus une blancheur mêlée de rose ; la vigueur et les forces et tout ce qui naguère charmait la vue, et le corps, qu'autrefois avait aimé Écho, tout cela n'existe plus.

Écho pourtant, malgré sa colère et ses souvenirs, compatit en le voyant, et chaque fois que le pauvre enfant disait « hélas », elle répercutait ses paroles, en répétant « hélas ! » ; et lorsque de ses mains il s'était frappé les bras, elle aussi renvoyait le même bruit de coup.

L'ultime parole de Narcisse, regardant toujours vers l'onde, fut : « Hélas, enfant que j'ai aimé en vain ! », et les alentours renvoyèrent autant de mots, et quand il dit « adieu », Écho aussi le répéta. Il laissa tomber sa tête fatiguée dans l'herbe verte, la mort ferma les yeux qui admiraient encore la beauté de leur maître. Même après son accueil en la demeure infernale, il se contemplait dans l'eau du Styx. Ses sœurs les Naïades se lamentèrent et déposèrent sur leur frère leurs cheveux coupés. Les Dryades pleurèrent ; Écho répercuta leurs gémissements. Déjà elles préparaient le bûcher, les torches et le brancard funèbres : le corps ne se trouvait nulle part ; au lieu d'un corps, elle trouvent une fleur au cœur couleur de safran, entourée de pétales blancs.

[Version "rationalisante" du géographe grec Pausanias, dit "le Périégète", II^e siècle après J.C. :]

Pausanias, *Periegesis*, Livre IX, chap. 31, 7-8

Il y a sur le sommet de l'Hélicon une petite rivière nommée le Lamos. Hédonacon est un endroit du pays des Thespiens où l'on voit la fontaine de Narcisse. On dit que Narcisse regardant dans cette fontaine, et ne sachant pas que c'était son visage qu'il voyait, devint, sans s'en apercevoir, amoureux de lui-même, et qu'il mourut d'amour sur les bords de la fontaine. Il me paraît tout à fait absurde d'imaginer que quelqu'un, parvenu à un âge assez avancé pour pouvoir se laisser prendre d'amour, ne sût pas distinguer l'image d'un corps du corps réel.

Il existe à son sujet une autre tradition moins connue que la précédente, que l'on raconte ainsi : on dit que Narcisse avait une sœur jumelle qui lui ressemblait parfaitement en tout ; ils avaient de plus les mêmes cheveux, les mêmes vêtements et allaient à la chasse ensemble ; Narcisse devint amoureux de sa sœur, et ayant eu le malheur de la perdre, il allait vers cette fontaine sachant bien que c'était son image qu'il y voyait ; mais, se faisant illusion, il s'imaginait y voir sa sœur, et trouvait ainsi quelque soulagement à son amour

Le Cyclope Polyphème

Homère, *L'Odyssée*, Chant IX, 105-566

[...] Lorsque nous touchons au rivage du pays des Cyclopes, nous apercevons à l'entrée du port, près de la mer, une caverne immense ombragée de lauriers. Là reposent de nombreux troupeaux de chèvres et de brebis. Autour de la caverne s'étend une bergerie construite sur des pierres enfouies dans le sol et entourées de pins énormes et de chênes à la haute chevelure. Là demeure aussi un homme gigantesque, qui, seul, fait paître au loin ses troupeaux : il ne se mêle point aux autres Cyclopes, mais, toujours à l'écart, il renferme dans son cœur l'injustice et la cruauté. Ce monstre horrible n'est point semblable aux autres humains qui se nourrissent des doux fruits de la terre ; car il ressemble à un mont élevé couronné d'arbres, dont le sommet s'élève au-dessus de toutes les montagnes.

J'ordonne à mes compagnons de rester près du navire pour le garder ; puis je choisis douze de mes plus vaillants guerriers, et je prends encore avec moi une outre de peau de chèvre remplie d'un vin délicieux [...] Bientôt nous arrivons à l'ancre, et nous n'apercevons point le géant : il faisait paître ses magnifiques troupeaux. Nous entrons dans la caverne et nous y trouvons des corbeilles chargées de fromage. Des chevreaux et des agneaux remplissent la bergerie et sont enfermés dans différentes enceintes : dans les unes sont les agneaux nés les premiers, dans les autres sont les plus jeunes, et dans les troisièmes sont ceux qui ne viennent que de naître. Nous y trouvons encore des vases de toutes espèces dans lesquels le Cyclope trait ses troupeaux et qui sont remplis de lait et rangés en ordre. Mes compagnons m'engagent à prendre quelques fromages et à nous en retourner ensuite ; ils me supplient aussi d'enlever des chèvres et des brebis, de les emmener dans notre navire et de franchir avec elles l'onde amère. Mais moi je ne les écoutai point (j'eusse cependant mieux fait de suivre leurs conseils !), parce que je voulais voir le Cyclope et savoir s'il m'accorderait les présents de l'hospitalité. Hélas ! cette entrevue devait être fatale à mes braves compagnons !

Nous allumons des bûchers et nous offrons des sacrifices aux dieux immortels ; puis nous prenons quelques fromages et nous les mangeons en attendant le Cyclope qui arrive bientôt en portant un lourd fardeau de bois desséché pour apprêter son repas et qu'il jette à l'entrée de sa caverne avec un bruit horrible. Nous, saisis d'effroi, nous fuyons jusqu'au fond de l'ancre. Le Cyclope fait entrer dans sa vaste grotte toutes les chèvres qu'il veut traire ; il laisse dans la cour les boucs et les béliers, et il soulève et roule un énorme rocher qu'il applique ensuite contre sa demeure. Vingt-deux chariots à quatre roues n'auraient pu remuer la lourde pierre qu'il vient de placer à l'entrée de sa caverne. Le géant, s'étant assis, trait, selon sa coutume, ses brebis, ses chèvres bêlantes, et il rend les jeunes agneaux à leurs mères ; puis, laissant cailler la moitié du lait, il le dépose dans des corbeilles tressées avec soin, et il met l'autre moitié dans des vases afin que ce lait lui serve de breuvage pendant son repas du soir. Lorsqu'il a terminé ces apprêts, il met le feu au bois qu'il vient d'apporter.

Tout à coup il nous aperçoit et nous dit : « Étrangers, qui êtes-vous ? D'où venez-vous en traversant les plaines immenses de l'Océan ? Est-ce pour votre négoce, ou errez-vous, sans dessein, comme des pirates qui parcourent les mers en exposant leur vie et en portant le ravage chez des peuples étrangers ? »

Aux accents terribles de cette voix formidable et à l'aspect de cet affreux colosse, nous sommes saisis d'effroi. Cependant, moi, j'ose lui répondre en ces termes : « Nous sommes Achéens, et nous revenons de la ville de Troie. Des vents contraires nous ont égarés sur les flots, pendant que nous voguions vers notre patrie, et nous nous sommes perdus dans des voies inconnues : ainsi l'a voulu Zeus. Nous nous glorifions d'être les guerriers d'Agamemnon, fils d'Atrée, d'Agamemnon dont la gloire est immense sous le ciel ; car il a renversé une

puissante ville et vaincu des peuples nombreux. Maintenant nous venons embrasser tes genoux afin que tu nous donnes, selon l'usage, l'hospitalité ou du moins quelques présents. Vaillant héros, respecte les dieux, puisque nous implorons ta pitié. Zeus l'Hospitalier est le vengeur des suppliants et des hôtes, et il accompagne toujours les vénérables étrangers. »

[...] A ces paroles le Cyclope ne répond rien. Il se lève brusquement, saisit deux de mes compagnons et les écrase comme de jeunes faons contre la pierre de la grotte : leur cervelle jaillit à l'instant et se répand sur la terre. Alors il divise leurs membres palpitants, prépare son repas, et, semblable au lion des montagnes, il dévore les chairs, les entrailles, et même les os remplis de moelle de mes deux compagnons. A la vue de cette indigne cruauté nous élevons, en gémissant, nos mains vers Zeus, et le désespoir s'empare de nos âmes. Quand le Cyclope a rempli son vaste corps en mangeant ces chairs humaines, il boit un lait pur, se couche dans la caverne, et s'étend au milieu de ses troupeaux. Je voulus m'approcher de ce monstre, tirer le glaive aigu que je portais à mes côtés et le lui enfoncer dans la poitrine, à l'endroit où les muscles retiennent le foie, mais une autre pensée me retint ; car nous aurions péri dans cette grotte, et nous n'aurions jamais pu enlever avec nos mains l'énorme rocher que le géant avait placé à l'entrée de sa caverne. Ainsi nous attendons en gémissant le retour de la divine Aurore.

Le lendemain, aux premiers rayons du jour, le Cyclope allume de nouveau son bois desséché, trait ses superbes troupeaux, dispose tout avec ordre et rend ensuite les agneaux à leurs mères. Quand il a terminé ces apprêts, il saisit deux autres de mes compagnons et les dévore. Puis le monstre chasse hors de l'ancre ses grasses brebis ; il enlève sans effort la roche immense de la porte, et il la remet ensuite aussi facilement qu'il aurait placé le couvercle d'un carquois. Le Cyclope, en faisant entendre de longs sifflements, conduit ses grasses brebis sur les montagnes ; et moi, je reste seul dans la grotte, méditant la vengeance, si toutefois Athéna veut encore me protéger.

Parmi tous les projets qui se présentent à mon esprit, celui-ci me semble préférable : le Cyclope avait placé dans l'étable l'énorme tronc d'un verdoyant olivier qu'il avait coupé pour lui servir de bâton quand cet arbre serait desséché ; nous le comparions, nous, au mât d'un navire sombre et pesant, garni de vingt rames, d'un de ces navires qui sillonnent l'immensité des mers, tant ce tronc était gros et long. J'en coupe une brasse et je donne cette partie à mes compagnons en leur commandant de la dégrossir ; ceux-ci la rendent unie, moi je la taille en pointe, et je l'endurcis encore en l'exposant à la flamme étincelante ; puis je la cache avec soin sous du fumier amoncelé dans la grotte. J'ordonne ensuite à mes compagnons de tirer au sort pour savoir ceux qui, avec moi, plongeront ce pieu dans l'œil du Cyclope, quand le monstre goûtera les charmes du repos. Les quatre guerriers que désigne le sort sont ceux-là même que j'aurais voulu choisir ; et moi je suis le cinquième. Vers le soir le géant revient en conduisant ses brebis à la belle toison ; il pousse dans la grotte ses troupeaux, et il n'en laisse aucun dehors, soit par défiance, soit qu'un dieu l'eût voulu ainsi. Il soulève l'énorme roche, la replace à l'entrée de sa caverne, s'assied, trait ses brebis et ses chèvres bêlantes, et rend les agneaux à leurs mères ; puis il saisit de nouveau deux de mes compagnons et les mange. Alors je m'approche du monstre, en tenant une coupe remplie d'un vin aux sombres couleurs, et je lui dis : « Tiens, Cyclope, bois de ce vin, puisque tu viens de manger de la chair humaine. Je veux que tu saches quel breuvage j'avais caché dans mon navire ; je te l'offre dans l'espoir que, prenant pitié de moi, tu me renverras promptement dans ma patrie. Cyclope, tes fureurs sont maintenant intolérables ! Homme cruel et sans justice, comment veux-tu que désormais les mortels viennent en ces lieux ? »

A ces paroles le monstre prend la coupe, et il éprouve un si vif plaisir à savourer ce doux breuvage, qu'il m'en demande une seconde fois en ces termes : « Verse-moi encore de ce vin délectable, et dis-moi quel est ton nom, afin que je te donne, comme étranger, un présent qui te réjouisse. Notre terre féconde produit aussi, du vin renfermé dans de belles grappes que fait

croître la pluie de Zeus ; mais le délicieux breuvage que tu me présentes émane et du nectar et de l'ambrosie. »

Il dit, et aussitôt je lui verse de cette liqueur étincelante : trois fois j'en donne au Cyclope, et trois fois il en boit outre mesure. Aussitôt que le vin s'est emparé de ses sens, je lui adresse ces douces paroles : « Cyclope, puisque tu me demandes mon nom, je vais te le dire ; mais fais-moi le présent de l'hospitalité comme tu me l'as promis. Mon nom est Personne : c'est Personne que m'appellent et mon père et ma mère, et tous mes fidèles compagnons. » Le monstre cruel me répond : « Personne, lorsque j'aurai dévoré tous tes compagnons je te mangerai le dernier : tel sera pour toi le présent de l'hospitalité. »

En parlant ainsi, le Cyclope se renverse : son énorme cou tombe dans la poussière ; le sommeil, qui dompte tous les êtres, s'empare de lui, et de sa bouche s'échappent le vin et les lambeaux de chair humaine qu'il rejette pendant son ivresse. Alors j'introduis le pieu dans la cendre pour le rendre brûlant, et par mes discours j'anime mes compagnons, de peur qu'effrayés ils ne m'abandonnent. Quand le tronc d'olivier est assez chauffé et que déjà, quoique vert, il va s'enflammer, je le retire tout brillant du feu, et mes braves compagnons restent autour de moi : un dieu m'inspira sans doute cette grande audace ! Mes amis fidèles saisissent le pieu pointu, l'enfoncent dans l'œil du Cyclope, et moi, me plaçant au sommet du tronc, je le fais tourner avec force. Ainsi, lorsqu'un artisan perce avec une tarière la poutre d'un navire, et qu'au-dessous de lui d'autres ouvriers, tirant une courroie des deux côtés, font continuellement mouvoir l'instrument : de même nous faisons tourner le pieu dans l'œil du Cyclope. Tout autour de la pointe enflammée le sang ruisselle ; une ardente vapeur dévore les sourcils et les paupières du géant ; sa prunelle est consumée, et les racines de l'œil pétillent, brûlées par les flammes. Ainsi, lorsqu'un forgeron plonge dans l'onde glacée une hache ou une doloire rougies par le feu pour les tremper (car la trempe constitue la force du fer, et que ces instruments frémissent à grand bruit : de même siffle l'œil du Cyclope percé par le pieu brûlant. Le monstre pousse des hurlements affreux qui font retentir la caverne ; et nous, saisis de frayeur, nous nous mettons à fuir. Le Cyclope arrache de son œil ce pieu souillé de sang, et dans sa fureur il le jette au loin.

Aussitôt il appelle à grands cris les autres Cyclopes qui habitent les grottes voisines sur des montagnes exposées aux vents. Les géants, en entendant la voix de Polyphème, accourent de tous côtés ; ils entourent sa caverne et lui demandent en ces termes la cause de son affliction :

« Pourquoi pousser de tristes clameurs pendant la nuit divine et nous arracher au sommeil ? Quelqu'un parmi les mortels t'aurait-il enlevé malgré toi une brebis ou une chèvre ? Crains-tu que quelqu'un ne t'égorge en usant de ruse ou de violence ? » Polyphème, du fond de son antre, leur répond en disant : « Mes amis, Personne me tue, non par force, mais par ruse. »

Les Cyclopes répliquent aussitôt : « Puisque personne ne te fait violence dans ta solitude, que nous veux-tu ? Il est impossible d'échapper aux maux que nous envoie le grand Zeus. Adresse-toi donc à ton père, le puissant Poséidon. »

A ces mots tous les Cyclopes s'éloignent. Moi je riais en songeant combien Polyphème avait été trompé par mon nom supposé et par mon excellente ruse. Le Cyclope, souffrant d'atroces douleurs, pousse de longs gémissements ; il marche en cherchant ; la pierre qui ferme l'entrée de sa caverne, et bientôt il la trouve ; puis il la saisit, la déplace, et, s'asseyant devant l'ouverture de la grotte, il étend ses mains afin de prendre quiconque tenterait de s'échapper en se confondant avec les troupeaux : ce Cyclope me croyait donc bien insensé ! Je cherche un moyen pour nous arracher à la mort, moi et mes compagnons. J'imagine mille ruses, mille stratagèmes ; car notre vie était en danger, et nous étions menacés par un grand malheur. Voici le projet qui me semble préférable. Il y avait dans la grotte de gras béliers à l'épaisse toison, grands, beaux et couverts d'une laine noire. Je lie en secret trois de ces béliers

avec les osiers flexibles sur lesquels dormait le monstre cruel ; le bélier du milieu cachait un homme, et de chaque côté se tenaient deux autres béliers pour protéger la fuite de mes compagnons : ainsi trois animaux sont destinés à porter un guerrier. Comme il restait encore le plus beau bélier du troupeau, je le saisis par le dos, et, me glissant sous son ventre, je me tiens à sa laine ; j'attache fortement mes mains à cette épaisse toison, et j'y reste suspendu avec une constance inébranlable. C'est ainsi qu'en soupirant nous attendons le retour de la divine Aurore.

Dès que la fille du matin a brillé dans les cieux, tous les béliers sortent pour se rendre aux pâturages ; les brebis que le Cyclope n'a pu traire bêlent dans l'intérieur de la grotte ; car leurs mamelles sont chargées de lait. Le monstre, affligé par de grandes douleurs, passe sa main sur le dos des béliers sans soupçonner que sous leurs ventres touffus sont attachés mes braves compagnons. Enfin le dernier de tous, le plus beau bélier du troupeau sort de la caverne : il est chargé de son épaisse toison, et de moi que mille pensées agitent. Alors le puissant Polyphème, caressant l'animal de sa main, lui parle en ces termes : « Cher bélier, pourquoi sors-tu aujourd'hui le dernier de ma grotte ? Autrefois, loin de rester en arrière des brebis, tu marchais à leur tête, et tu étais constamment le premier à paître dans les prairies et à brouter les tendres fleurs qui y croissent ; le premier aussi tu arrivais aux bords du fleuve et tu rentrais toujours le premier dans l'étable quand survenaient les ombres du soir. Cependant aujourd'hui te voilà le dernier de tous. Regretterais-tu l'œil de ton maître ? Personne, ce vil mortel, aidé de ses odieux compagnons, m'a privé de la vue après avoir dompté mes sens par la force du vin ; mais j'espère qu'il n'échappera pas à sa perte. Cher bélier, puisque tu partages mes peines, que n'es-tu doué de la parole pour me dire où cet homme se dérobe à ma fureur ! Je briserais alors son crâne contre le sol ; sa cervelle se répandrait de toutes parts dans ma caverne, et mon cœur serait soulagé de tous les maux que m'a causés Personne, cet homme sans valeur ! »

En achevant ces paroles il laisse sortir l'animal. Quand nous sommes à quelque distance de la grotte je quitte le premier la laine du bélier et je délie ensuite mes compagnons. Aussitôt nous chassons devant nous les animaux les plus gras, les béliers aux jambes élancées, jusqu'à ce que nous soyons arrivés près de notre vaisseau. Joyeux, enfin, nous apparaissions à nos chers compagnons, nous qui venions d'échapper à la mort ! [...]

Iphis et Ianthé

Ovide [43 av. J.-C. - 17 ap. J.-C.], *Métamorphoses*, IX, 669-797

Jadis sur la terre de Phaestos, toute proche de la royale Cnossos, naquit un certain Ligdus, plébéien, de nom inconnu, mais de condition libre ; sa fortune n'était pas plus grande que sa notoriété, mais sa vie et sa droiture étaient irréprochables. Lorsque son épouse enceinte était près d'accoucher, il lui glissa à l'oreille ces recommandations : « J'ai deux souhaits : que ta délivrance se fasse avec un minimum de souffrance, et que tu mettes au monde un garçon ; élever une fille est trop lourd et la fortune m'en refuse les moyens. Aussi, ce qu'aux dieux ne plaise !, si jamais tu accouchais d'une fille — et je parle à contrecœur, pardonne-moi, amour paternel ! —, qu'elle soit mise à mort. »

Il finit de parler et tous deux, tant celui qui donnait cet ordre que celle qui le recevait, avaient le visage baigné de larmes. Cependant Téléthusa sans cesse sollicite son époux, le prie en vain de ne pas réduire ainsi ses espoirs. Ligdus reste fermement décidé. Et déjà la pauvre femme, arrivée à terme, portait avec peine son ventre alourdi, quand, au milieu de la nuit, sous forme de songe, elle vit, ou crut voir, se dresser devant son lit la fille d'Inachus [*Io, que Jupiter avait transformée en génisse pour la soustraire à Junon. Jupiter lui ayant rendu sa forme première, elle parcourut l'Égypte, où elle fut assimilée à Isis, déesse égyptienne*], escortée de son cortège sacré. Elle avait sur le front un croissant de lune orné de blonds épis rutilants d'or et un insigne royal ; elle était accompagnée d'Anubis, l'aboyeur, de la sainte Bubastis, d'Apis aux couleurs chamarrées, et du dieu qui réprime la voix et du doigt impose le silence [*Horus*]. Il y avait aussi des sistres, et Osiris, à la quête jamais aboutie, et l'aspic, plein de poisons anesthésiants.

Alors, comme si elle la tirait de son sommeil et apparaissait vraiment, la déesse lui parla ainsi : « Téléthusa, qui fais partie de mes fidèles, oublie tes lourds soucis et désobéis à l'ordre de ton mari. Quand Lucina [*déesse présidant aux accouchements, assimilée à Rome tantôt à Junon, tantôt à Diane ou Hécate*] t'aura délivrée, n'hésite pas à accueillir ton enfant, quel que soit son sexe. Déesse secourable, j'apporte mon aide quand on m'a implorée ; et tu ne regretteras pas d'avoir honoré une déesse ingrate. » Elle délivra son message et quitta la chambre. Heureuse, la Crétoise se lève de son lit et, en suppliante, elle prie, ses mains pures tendues vers les astres, pour que ses visions se réalisent.

Dès que s'intensifièrent ses douleurs, que le fardeau de lui-même s'expulsa au grand jour, et que naquit une fillette, à l'insu de son père, la mère, dissimulant la vérité, ordonna que l'on nourrisse son fils. On la crut et nul, hormis la nourrice, n'eut conscience du mensonge. Le père s'acquitta de ses vœux et donna à l'enfant le nom de son aïeul ; le grand-père s'appelait Iphis. La mère se réjouit du choix de ce nom, parce qu'il était commun aux deux sexes, et qu'ainsi elle ne trompait personne. Le mensonge qu'elle avait lancé restait caché, grâce à un pieux artifice : l'enfant portait des vêtements de garçon ; son visage était beau, de toute façon, qu'on le prît pour celui d'une fille ou d'un garçon. Cependant, trois ans après ton dixième anniversaire, ton père, Iphis, te fiança à la blonde Ianthé, qui, parmi les filles de Phaestos, était la plus célébrée pour sa beauté, et dont le père était Téléstès du Dicté.

Les deux avaient le même âge, la même beauté, et avaient appris des mêmes maîtres les rudiments des arts propres à leur âge. Dès ce moment, l'amour toucha leurs deux cœurs naïfs : leurs deux blessures étaient égales, mais leur attente différente. Ianthé attend le mariage et la date convenue des torches nuptiales ; elle pense que celui qu'elle prend pour un homme deviendra son époux. Iphis aime mais désespère de pouvoir jouir de son amour ; et (ce qui avive encore sa flamme) étant fille, elle se consume pour une fille.

Retenant ses larmes à grand peine, elle se dit : « Quelle fin m'attend ? moi qu'une Vénus nouvelle, inconnue de tous, monstrueuse, tourmente et possède ? Si les dieux voulaient m'épargner, ils auraient dû m'épargner ; sinon, s'ils voulaient me perdre, ils auraient pu au moins me réserver un mal naturel, courant. Une vache ne s'éprend pas d'une vache, ni une cavale d'une cavale ; le bélier brûle pour les brebis, le cerf est suivi par sa femelle. Les oiseaux aussi s'unissent ainsi et dans l'ensemble des vivants jamais une femelle n'est prise de désir pour une femelle. Je voudrais ne pas exister ! Il fallait peut-être que la Crète porte tous les monstres, admettons : la fille du Soleil [*Pasiphaé*] a aimé un taureau, mais ils étaient femelle et mâle. Mon amour est plus furieux que celui-là, à vrai dire. Toutefois, cette femme a réalisé l'espoir que lui inspirait Vénus ; un stratagème et la forme d'une vache la firent s'unir au taureau, et celui qu'elle abusait était son amant. Même si l'ingéniosité du monde entier affluait ici, même si Dédale en personne revenait avec ses ailes de cire, que pourra-t-il faire ? Fera-t-il de la fille que je suis un garçon avec ses artifices savants ? Pourra-t-il te transformer, toi, Ianthé ? Pourquoi ne pas retrouver ta fermeté d'âme et te reprendre, Iphis, pourquoi ne pas rejeter cette passion inepte, dépourvue de sens ? Vois ce que tu étais en naissant, à moins de te mentir aussi à toi-même, aspire à ce qui est permis et aime ce que, femme, tu dois aimer ! C'est l'espoir qui suscite l'amour, c'est l'espoir qui le nourrit ; les circonstances te l'interdisent. Ce qui t'écarte de l'étreinte désirée, ce n'est ni un gardien, ni un mari inquiet et défiant, ni non plus la dureté d'un père ; ta bien-aimée même ne rejette pas ta prière, et pourtant tu ne peux la faire tienne ; et on pourrait tout tenter, dieux et hommes s'y emploieraient, tu ne peux être heureuse. Ici encore, une seule partie de mes vœux n'est pas accomplie, et les dieux, bienveillants pour moi, m'ont donné ce qu'ils ont pu ; ce que je veux, mon père, Ianthé et mon futur beau-père aussi le veulent. Mais c'est la nature, plus puissante que nous tous, qui ne le veut pas, elle, la seule à faire mon malheur. Voici venir le moment tant désiré, c'est le jour de notre union et bientôt Ianthé sera mienne ; mais elle ne me rejoindra pas : nous aurons soif au milieu des flots. Junon Pronuba, Hyménée, pourquoi assistez-vous à cette cérémonie d'où l'époux est absent, où nous sommes deux épousées ? »

Après ces paroles, Iphis se tut. Ianthé, l'autre jeune fille, n'est pas moins impatiente et te prie, Hyménée, d'accélérer ta venue. Ce qu'elle demande, Téléthusa le redoute, et tantôt, reportant la date, tantôt, feignant une faiblesse, elle fait traîner les choses, prétextant maints songes et présages. Mais déjà elle avait épuisé les ressources de son imagination ; le moment fixé pour les noces, souvent reporté, était imminent et il ne restait plus qu'un jour. Alors Téléthusa arrache la bandelette qui orne leur tête, à elle et à sa fille ; cheveux épars, elle entoura de ses bras l'autel, en disant : « Isis, protectrice de Parétanium et des champs de la Maréotide et de Pharos, et du Nil qui se répartit en sept bras, je t'en supplie, accorde-nous ton aide, et guéris-nous de notre crainte ! C'est toi, déesse, que j'ai vue un jour, toi et tes insignes, j'ai tout reconnu, le bruit, tes compagnons, tes torches, le son de tes sistres, et j'ai gravé tes ordres dans ma mémoire. Si Iphis voit la lumière du jour, si moi je ne subis aucun châtement, c'est par ton conseil et ton bienfait. Prends-nous toutes deux en pitié, apporte-nous ton aide ! »

Des larmes suivirent cette prière. La déesse sembla avoir fait bouger (et elle les avait fait bouger) ses autels, les portes de son temple tremblèrent, ses cornes en forme de lune se mirent à briller, et l'on entendit retentir son sistre sonore. Non rassurée, il est vrai, mais heureuse d'un présage favorable, la mère d'Iphis quitta le temple. Iphis l'accompagne, la suivant avec des pas plus grands que d'habitude. Son teint perd sa blancheur et ses forces s'accroissent, son visage se durcit et ses cheveux sans apprêt sont moins longs ; sa force est plus grande que quand elle était femme. En effet, toi naguère fille, tu es un garçon ! Faites des offrandes aux temples et réjouissez-vous en confiance ! On apporte des offrandes aux temples, ajoutant aussi une inscription. L'inscription tenait en un bref poème : « Iphis, devenu garçon, s'est acquitté du vœu que, femme, il avait fait ». Le jour suivant avait couvert de ses rayons l'étendue de

l'univers, lorsque convergent près des torches Vénus, Junon et Hyménée, leur associé, et que le jeune Iphis épouse sa chère Ianthé.

[Cette histoire sera reprise notamment par Isaac de Benserade, qui en tirera en 1634 une comédie, Iphis et Iante.

« Cette première comédie à évoquer ouvertement le mariage homosexuel en France diffère notamment de la version d'Ovide en ce qu'Iphis n'est métamorphosée en homme qu'après et non avant sa nuit de noces avec Iante : alors que, dans Ovide, Iphis est métamorphosée en homme avant la consommation du mariage, Benserade, en différant ce moment, introduit un élément lourd de conséquence. Les deux jeunes "épouses" peuvent alors raconter franchement la volupté de leur nuit de noces. »

Iphis et Iante, Isaac de Benserade, Éd. Lamsaque, 2004.]

Orphée et Eurydice

Apollodore [auteur grec, I^{er} ou II^e siècle ap. J.C.], *Bibliothèque*, I, 3, 2

De Calliope et d'Oagre (ou peut-être d'Apollon, c'est la version la plus répandue) naquirent Linos, qui fut ensuite tué par Héraclès, et Orphée, le grand musicien : avec son chant il savait émouvoir même les pierres, même les arbres. Un jour, son épouse Eurydice fut mordue par un serpent, et mourut ; alors Orphée descendit dans les Enfers, décidé à la récupérer, et il persuada Hadès de la renvoyer sur terre. Le dieu posa une condition à sa promesse : sur le chemin du retour, Orphée ne devrait jamais se retourner pour regarder son épouse avant d'arriver chez lui. Mais Orphée désobéit : il se retourna, regarda Eurydice et elle dut redescendre aux Enfers. Orphée fut le fondateur des Mystères de Dionysos. Les Ménades le tuèrent, et le mirent en pièces, puis il fut enseveli en Piérie.

Virgile [70 - 19 av. J.-C.], *Géorgiques*, IV, 453-527

[Aristée, à qui s'adressent les premiers vers, a causé sans le vouloir la mort d'Eurydice en la poursuivant.]

C'est une divinité qui te poursuit de sa colère, Aristée : tu expies un grand forfait; ce châtement, c'est Orphée, qu'il faut plaindre pour son sort immérité, qui le suscite contre toi, à moins que les Destins ne s'y opposent, et, qui exerce des sévices cruels pour l'épouse qu'on lui a ravie. Tandis qu'elle te fuyait en se précipitant le long du fleuve, la jeune femme — et elle allait en mourir — ne vit pas devant ses pieds un serpent aux monstrueux anneaux qui hantait les rives dans l'herbe haute. Le chœur des Dryades de son âge emplit alors de sa clameur le sommet des montagnes; on entendit pleurer les contreforts du Rhodope, et les hauteurs du Pangée, et la terre martiale de Rhésus, et les Gètes, et l'Hèbre, et Orithye l'Actiade. Lui, consolant son douloureux amour sur la creuse écaille de sa lyre, c'est toi qu'il chantait, douce épouse, seul avec lui-même sur le rivage solitaire, toi qu'il chantait à la venue du jour, toi qu'il chantait quand le jour s'éloignait.

Il entra même aux gorges du Ténare, portes profondes de Pluton, et dans le bois obscur à la noire épouvante, et il aborda les Mânes, leur roi redoutable, et ces cœurs qui ne savent pas s'attendrir aux prières humaines. Alors, émues par ses chants, du fond des séjours de l'Érèbe, on put voir s'avancer les ombres minces et les fantômes des êtres qui ne voient plus la lumière, aussi nombreux que les milliers d'oiseaux qui se cachent dans les feuilles, quand le soir ou une pluie d'orage les chasse des montagnes : des mères, des maris, des corps de héros magnanimes qui se sont acquittés de la vie, des enfants, des jeunes filles qui ne connurent point les noces, des jeunes gens mis sur des bûchers devant les yeux de leurs parents, autour de qui s'étendent le limon noir et le hideux roseau du Coccyte, et le marais détesté avec son onde paresseuse qui les enserre, et le Styx qui neuf fois les enferme dans ses plis. Bien plus, la stupeur saisit les demeures elles-mêmes et les profondeurs Tartaréennes de la Mort, et les Euménides aux cheveux entrelacés de serpents d'azur ; Cerbère retint, béant, ses trois gueules, et la roue d'Ixion s'arrêta avec le vent qui la faisait tourner.

Déjà, revenant sur ses pas, il avait échappé à tous les périls, et Eurydice lui étant rendue s'en venait aux souffles d'en haut en marchant derrière son mari (car telle était la loi fixée par Proserpine), quand un accès de démence subite s'empara de l'imprudent

amant — démence bien pardonnable, si les Mânes savaient pardonner ! Il s'arrêta, et juste au moment où son Eurydice arrivait à la lumière, oubliant tout, hélas ! et vaincu dans son âme, il se tourna pour la regarder. Sur-le-champ tout son effort s'écroula, et son pacte avec le cruel tyran fut rompu, et trois fois un bruit éclatant se fit entendre aux étangs de l'Averne. Elle alors : « Quel est donc, dit-elle, cet accès de folie, qui m'a perdue, malheureuse que je suis, et qui t'a perdu, toi, Orphée ? Quel est ce grand accès de folie ? Voici que pour la seconde fois les destins cruels me rappellent en arrière et que le sommeil ferme mes yeux flottants. Adieu à présent ; je suis emportée dans la nuit immense qui m'entoure et je te tends des paumes sans force, moi, hélas !, qui ne suis plus tienne. » Elle dit, et loin de ses yeux tout à coup, comme une fumée mêlée aux brises ténues, elle s'enfuit dans la direction opposée; et il eut beau tenter de saisir les ombres, beau vouloir lui parler encore, il ne la vit plus, et le nocher de l'Orcus ne le laissa plus franchir le marais qui la séparait d'elle. Que faire ? Où porter ses pas, après s'être vu deux fois ravir son épouse ? Par quels pleurs émouvoir les Mânes, par quelles paroles les Divinités ? Elle, déjà froide, voguait dans la barque Stygienne.

On conte qu'il pleura durant sept mois entiers sous une roche aérienne, aux bords du Strymon désert, charmant les tigres et entraînant les chênes avec son chant. Telle, sous l'ombre d'un peuplier, la plaintive Philomèle gémit sur la perte de ses petits, qu'un dur laboureur aux aguets a arrachés de leur nid, alors qu'ils n'avaient point encore de plumes, elle passe la nuit à pleurer, et, posée sur une branche, elle recommence son chant lamentable, et de ses plaintes douloureuses emplît au loin l'espace. Ni Vénus, ni aucun hymen ne fléchirent son cœur ; seul, errant à travers les glaces hyperboréennes et le Tanaïs neigeux et les guérets du Riphée que les frimas ne désertent jamais, il pleurait Eurydice perdue et les dons inutiles de Pluton.

Les mères des Cicones [*peuple de Thrace, sur l'Hèbre*], voyant dans cet hommage une marque de mépris, déchirèrent le jeune homme au milieu des sacrifices offerts aux dieux et des orgies du Bacchus nocturne, et dispersèrent au loin dans les champs ses membres en lambeaux. Même alors, comme sa tête, arrachée de son col de marbre, roulait au milieu du gouffre, emportée par l'Hèbre, « Eurydice ! » criaient encore sa voix et sa langue glacée, « ah ! Malheureuse Eurydice ! » tandis que sa vie fuyait, et, tout le long du fleuve, les rives répétaient en écho : « Eurydice ! »

[D'autres traductions (Victor Hugo, Maurice Rat, Henri Laignoux) des vers 317-558 — insérant donc à partir du vers 453 la descente aux Enfers d'Orphée — sont disponibles sur le très intéressant site mediterranees.net.

<http://www.mediterranees.net/mythes/orphee/index.html>]

Ovide [43 av. J.-C. - 17 ap. J.-C.], *Métamorphoses*, X, 1-85

L'Hymen, vêtu d'une robe de pourpre, s'élève des champs de Crète, dans les airs, et vole vers la Thrace, où la voix d'Orphée l'appelle en vain à ses autels. L'Hymen est présent à son union avec Eurydice, mais il ne profère point les mots sacrés; il ne porte ni visage serein, ni présages heureux. La torche qu'il tient pétillante, répand une fumée humide, et le dieu qui l'agite ne peut ranimer ses mourantes clartés. Un affreux événement suit de près cet augure sinistre. Tandis que la nouvelle épouse court sur l'herbe fleurie, un serpent la blesse au talon elle pâlit, tombe et meurt au milieu de ses compagnes.

Après avoir longtemps imploré par ses pleurs les divinités de l'Olympe, le chantre du Rhodope [*Orphée*] osa franchir les portes du Ténare, et passer les noirs torrents du Styx, pour fléchir les dieux du royaume des morts. Il marche à travers les ombres légères, fantômes

errants dont les corps ont reçu les honneurs du tombeau. Il arrive au pied du trône de Proserpine et de Pluton, souverains de ce triste et ténébreux empire.

Là, unissant sa voix plaintive aux accords de sa lyre, il fait entendre ces chants : « Divinités du monde souterrain où descendent successivement tous les mortels, souffrez que je laisse les vains détours d'une éloquence trompeuse. Ce n'est ni pour visiter le sombre Tartare, ni pour enchaîner le monstre à trois têtes, né du sang de Méduse, et gardien des Enfers, que je suis descendu dans votre empire. Je viens chercher mon épouse. La dent d'une vipère me l'a ravie au printemps de ses jours. J'ai voulu supporter cette perte ; j'ai voulu, je l'avoue, vaincre ma douleur. L'Amour a triomphé. La puissance de ce dieu est établie sur la terre et dans le ciel ; je ne sais si elle l'est aux enfers : mais je crois qu'elle n'y est pas inconnue ; et, si la renommée d'un enlèvement antique n'a rien de mensonger, c'est l'amour qui vous a soumis ; c'est lui qui vous unit. Je vous en conjure donc par ces lieux pleins d'effroi, par ce chaos immense, par le vaste silence de ces régions de la Nuit, rendez-moi mon Eurydice ; renouez le fil de ses jours trop tôt coupé. Les mortels vous sont tous soumis. Après un court séjour sur la terre un peu plus tôt ou un peu plus tard, nous arrivons dans cet asile ténébreux ; nous y tendons tous également ; c'est ici notre dernière demeure. Vous tenez sous vos lois le vaste empire du genre humain. Lorsque Eurydice aura rempli la mesure ordinaire de la vie, elle rentrera sous votre puissance. Hélas ! c'est un simple délai que je demande ; et si les Destins s'opposent à mes vœux, je renonce moi-même à retourner sur la terre. Prenez aussi ma vie, et réjouissez-vous d'avoir deux ombres à la fois. »

Aux tristes accents de sa voix, accompagnés des sons plaintifs de sa lyre, les ombres et les mânes pleurent attendris. Tantale cesse de poursuivre l'onde qui le fuit. Ixion s'arrête sur sa roue. Les vautours ne rongent plus les entrailles de Tityos. L'urne échappe aux mains des filles de Bélus, et toi, Sisyphe, tu t'assieds sur ta roche fatale. On dit même que, vaincues par le charme des vers, les inflexibles Euménides s'étonnèrent de pleurer pour la première fois. Ni le dieu de l'empire des morts, ni son épouse, ne peuvent résister aux accords puissants du chantre de la Thrace. Ils appellent Eurydice. Elle était parmi les ombres récemment arrivées au ténébreux séjour. Elle s'avance d'un pas lent, retardé par sa blessure. Elle est rendue à son époux : mais, telle est la loi qu'il reçoit : si, avant d'avoir franchi les sombres détours de l'Averne, il détourne la tête pour regarder Eurydice, sa grâce est révoquée ; Eurydice est perdue pour lui sans retour.

À travers le vaste silence du royaume des ombres, ils remontent par un sentier escarpé, tortueux, couvert de longues ténèbres. Ils approchaient des portes du Ténare. Orphée, impatient de crainte et d'amour, se détourne, regarde, et soudain Eurydice lui est encore ravie. Le malheureux Orphée lui tend les bras, il veut se jeter dans les siens : il n'embrasse qu'une vapeur légère. Eurydice meurt une seconde fois, mais sans se plaindre ; et quelle plainte eût-elle pu former ? Était-ce pour Orphée un crime de l'avoir trop aimée ! « Adieu », lui dit-elle d'une voix faible qui fut à peine entendue ; et elle rentre dans les abîmes du trépas.

Privé d'une épouse qui lui est deux fois ravie, Orphée est immobile, étonné, tel que ce berger timide qui voyant le triple Cerbère, chargé de chaînes, traîné par le grand Alcide [*Héraclès/Hercule*] jusqu'aux portes du jour, ne cessa d'être frappé de stupeur que lorsqu'il fut transformé en rocher. Tel encore Olénus, ce tendre époux qui voulut se charger de ton crime, infortunée Léthéa, trop vaine de ta beauté. Jadis unis par l'hymen, ils ne font qu'un même rocher, soutenu par l'Ida sur son humide sommet.

En vain le chantre de la Thrace veut repasser le Styx et fléchir l'inflexible Charon. Toujours refusé, il reste assis sur la rive infernale, ne se nourrissant que de ses larmes, du trouble de son âme, et de sa douleur. Enfin, las d'accuser la cruauté des dieux de l'Érèbe, il se retire sur le mont Rhodope, et sur l'Hémus battu des Aquilons.

Trois fois le soleil avait ramené les saisons. Orphée fuyait les femmes et l'amour : soit qu'il déplorât le sort de sa première flamme, soit qu'il eût fait serment d'être fidèle à Eurydice. En vain pour lui mille beautés soupirent ; toutes se plaignent de ses refus.

Mais ce fut lui qui, par son exemple, apprit aux Thraces à rechercher ce printemps fugitif de l'âge placé entre l'enfance et la jeunesse, et à s'égarer dans des amours que la nature désavoue.